



## La Section Clinique de Nantes

2021- 2022 :

### Comment s'orienter dans la clinique... à partir des semblants

#### Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 5, février 2022 : Lecture du chapitre VI, « Leçon sur *Lituraterre* ».

## La lettre littorale

### Gilles Chatenay

Jean-Louis Gault, lors de sa lecture du chapitre précédent, dans lequel Lacan relisait son écrit de 1956 « Le séminaire sur “La lettre volée” »,<sup>1</sup> avait souligné ce qu'a d'enseignant pour nous, lecteurs de Lacan, lorsque celui-ci lit et reprend un de ses écrits. Jacques-Alain Miller a intitulé le chapitre que nous lisons aujourd'hui « Leçon sur *Lituraterre* » : cette fois, Lacan lit le Lacan de « *Lituraterre* »<sup>2</sup> qui est sur le point d'être édité.

#### La lettre et l'écriture, l'orientation vers le réel de la jouissance

Lacan, nous dit-il, a inventé ce mot, *Lituraterre*, « prenant départ d'une équivoque dont James Joyce glisse de *a letter* à *a litter*, d'une lettre, je traduis, à une ordure. » Et, nous dit-il, Joyce n'aurait rien gagné à faire une analyse, « puisqu'il allait tout droit, avec *a letter-a litter*, au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin. »<sup>3</sup>

À faire litière de la lettre,<sup>4</sup> à en faire *comme du fumier*, *Sicut palea*, est-ce ainsi que Joyce qualifie son opération sur la littérature ? Dans son Séminaire XXIII *Le sinthome*<sup>5</sup>, quelques années plus tard, Lacan pourra dire que Joyce, dans *Finnegans Wake*, nous laisse sur le bord, cet écrit étant tout entier litière de jouissance.

L'œuvre de Joyce a dans la littérature inauguré un mouvement qui s'est voulu littérature du réel – traduisons : écriture traversée de jouissance. Lacan, dans le Séminaire que nous lisons, parle de Samuel Beckett (sans doute pense-t-il à « En attendant Godot »<sup>6</sup>), mais on peut aussi penser

<sup>1</sup> J. Lacan, « Le Séminaire sur “La lettre volée” » (1956), *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>2</sup> J. Lacan, « *Lituraterre* »(1971), *Autres écrits*, Seuil, 2001.

<sup>3</sup> J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant...*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome* (1975-1976), Seuil, 2005, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>6</sup> S. Beckett, *En attendant Godot* (1948), Éditions de Minuit, 1952.

à Pierre Guyotat,<sup>7</sup> et à d'autres. Cette littérature « dite d'avant-garde »<sup>8</sup>, dirais-je, est orientée vers le réel.

Mais il ne s'agit pas que de littérature. « Ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin », « faire litière de la lettre », ceci atteste, nous dit-il, la convergence de la psychanalyse « avec ce que notre époque accuse d'un débridement du lien antique dont se contient la pollution dans la culture. (...) la civilisation, c'est l'égout »<sup>9</sup> Propos, dirais-je, on ne peut plus de notre actualité.

Quel est ce « débridement du lien antique » dans la psychanalyse ? « Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, à l'Œdipe du mythe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. »<sup>10</sup> La psychanalyse est appendue à l'Œdipe du mythe : « Le mythe, dit Lacan dans "Télévision", c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. »<sup>11</sup> Or la structure, cela s'écrit, avec des lettres (et des mathèmes, et de la topologie). J'interprète comme une critique l'affirmation que la psychanalyse est appendue à l'Œdipe du mythe. Et d'ailleurs Lacan, dans les pages que nous lisons, dit que son enseignement « prend place dans un changement de configuration qui s'affiche dans une promotion de l'écrit. »<sup>12</sup>

### Distinguer la lettre du signifiant

« Rien de ce que j'ai écrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient (...) rien ne permet de confondre, comme il s'est fait, la lettre avec le signifiant. Ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant ».<sup>13</sup>

Cette phrase vient après que, parlant de « La lettre volée », il disait qu'il faut « bien distinguer (...) la lettre du signifiant maître. »<sup>14</sup>

Lacan prononce cette phrase lorsqu'il donne sa lecture du conte d'Edgar Poe. En quelques mots, une lettre circule de place en place, de personnage en personnage, sans qu'aucun ne sache ce qu'elle contient. « C'est cela qui rend remarquable l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour s'en font les détenteurs, tout arguant qu'ils puissent être du pouvoir qu'elle confère pour y prétendre. Cet effet d'illusion ne peut s'articuler (...) que comme un effet de féminisation. »

J'interprète ces phrases comme ceci : les détenteurs de la lettre ont l'illusion d'avoir eux-mêmes le pouvoir qu'elle confère, l'illusion d'être le maître. Mais ils n'ont ce pouvoir qu'à condition de ne pas l'exercer, car ce pouvoir n'est que menace de l'exercer. Ils croient le détenir, ils ont l'illusion d'être porteurs du signifiant maître, mais ils n'ont que son enveloppe.

Deuxièmement le conte nous laisse supposer (et laisse supposer les détenteurs de la lettre) que la lettre révélerait une inconduite amoureuse ou sexuelle de la Reine : en somme, la lettre révélerait que la Reine est hors la loi, hors la loi royale, hors la loi phallique. La Reine n'est pas que reine, elle est aussi une femme. Et plus : cette femme, par son inconduite, remet en cause les signifiants maîtres de l'ordre de la royauté, à commencer par le signifiant maître *Reine* et par conséquent celui de *Roi* – le personnage du roi ne voit goutte à tout ce qui se trame, il n'y est plus en place de signifiant maître, mais objet passif. (C'est aussi je trouve d'une grande actualité,

---

<sup>7</sup> P. Guyotat, *Éden Éden Éden*, Gallimard, 1970.

<sup>8</sup> *D'un discours...*, p. 124.

<sup>9</sup> *D'un discours...*, p. 114 ; et « Mon enseignement, sa nature et ses fins » (avril 1968), *Mon enseignement*, Seuil, pp. 84-85.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> J. Lacan, « Télévision » (1974), *Autres écrits*, op. cit., p. 532.

<sup>12</sup> *D'un discours...*, p. 114.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 118.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p. 115.

lorsque l'on apprend les mésaventures – c'est un euphémisme – de la Couronne d'Angleterre avec la conduite du Prince Andrew.)

Et celui qui détient la lettre et ne la divulgue pas, faisant perdurer le pouvoir menaçant de la lettre, devient lui-même hors la loi phallique – il en est féminisé.

Lacan dit qu'une lettre « toujours en vient à sa destination ».<sup>15</sup> Comment interpréter ce terme, *destination* ? Le dictionnaire nous dit ceci : *Destination : finalité, but, usage, lieu vers lequel quelque chose ou quelqu'un se dirige, est dirigé.* Lorsque l'on écrit une lettre, c'est dans une certaine intention parfois consciente, mais plus fondamentalement inconsciente, et on en attend qu'elle ait un effet. Un effet voulu ou pas, et d'abord, sur soi – on signe un écrit de son nom. Dans le conte d'Edgar Poe, effet d'un hors la loi phallique sur les détenteurs de la lettre, l'effet est de féminisation.

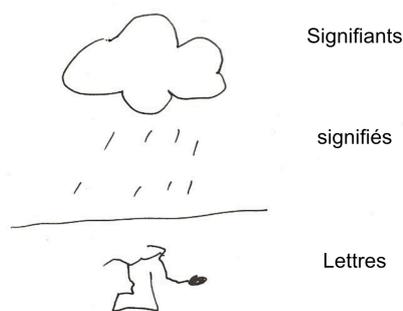
Féminisation que Lacan interprète dans la jouissance, j'insiste sur le terme, la jouissance qui affecte les porteurs de la lettre, par exemple le Ministre et Dupin.

### La lettre, ravinement qui accueille la jouissance

La lettre a des effets de jouissance. La lettre *accueille* la jouissance. « Rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant, en ceci d'abord qu'il est le premier de mes godets à être toujours prêt à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins, à l'évoquer de son artifice. »<sup>16</sup>

Quel est le « premier des godets » dont nous parle Lacan ? Le hors-la-loi que véhicule la lettre du conte est une rupture qui affecte les semblants de la royauté. La lettre creuse un trou dans les semblants : le premier des godets qui accueille la jouissance est donc le vide creusé par l'écriture. L'écriture creuse un vide, elle ravine le territoire des semblants.

Lacan illustre ce ravinement avec ce que lui a inspiré ce qu'il a vu depuis l'avion qui le transportait au-dessus des plaines désolées de la Sibérie. Il y a les nuées du signifiant, qui se précipitent en pluies de signifiés. Leur ruissellement ravine la pleine, la rature, creuse des godets, des lettres que l'on peut lire dans les miroitements de la jouissance qu'elles accueillent.



L'écriture n'est pas l'impression, nous dit Lacan, elle est ravinement, elle est en creux, comme les incisions de l'écriture cunéiforme sur les tablettes d'argile.

### La rupture, et la question de la primauté

Mon schéma pourrait suggérer que la lettre, l'écriture est effet du signifiant, en tant qu'il se précipite en signifiés qui creusent le ravinement. Mais entre la lettre et les signifiants, entre la lettre et les signifiants, entre l'écriture et les semblants, il y a rupture. « Ce qui de jouissance

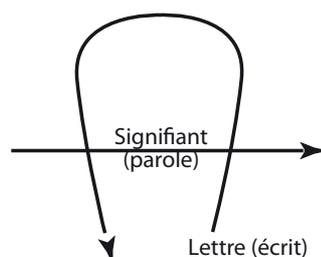
<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 126.

s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le réel, se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié. »<sup>17</sup> Le ravinement du signifié, c'est-à-dire une rature, un trou une incise creusée dans le territoire du signifié. « L'écriture ne décalque pas le signifiant. (...) L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique. »<sup>18</sup>

### L'écriture et la parole

L'écriture ne décalque pas le signifiant : entre écriture et signifiant, entre écriture et parole, il n'y a pas relation de précédence. Certains ont pu soutenir que l'écriture primait sur la parole, comme pourrait le faire penser ce que nous avons amené avec Bernard Porcheret et Jean-Louis Gault lors de la discussion de notre dernier séminaire théorique : sans l'écriture, pas de mots : lorsque nous entendons quelqu'un parler dans une langue ignorée de nous, nous ne savons pas où placer les coupures dans le flux des phonèmes. Lacan dit ceci : « Ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, et à l'affecter, qui plus est, d'une *primarité* au regard du signifiant. »<sup>19</sup> Bien sûr l'écriture est apparue après la parole, mais, comme Bernard Porcheret l'avait amené en citant Lacan, l'écriture, « c'est quelque chose qui, en quelque sorte, se *répercute* sur la parole. »<sup>20</sup> Je schématiserais ainsi la répercussion de l'écriture sur la parole :



### Trois modalités de la lettre

Dans son écrit « Lituraterre », Lacan distingue trois modalités de la lettre : la lettre poétique, avec James Joyce, la calligraphie, et la lettre dans la science. Elles ont en commun d'être hors-sens. C'est évident chez James Joyce, et plus généralement, la poésie, pour être poésie, met au premier plan allitérations, rythme, intonations etc. Comme a pu le dire Jacques Roubaud, le seul moyen de parler d'un poème sans détruire sa valeur poétique, c'est de le réciter. Pour la calligraphie, il me semble évident que vouloir lui donner un sens relève du délire. Enfin, pour les lettres et les schémas de la science mathématisée et de la logique, nous avons déjà souligné dans les précédents séminaires théoriques combien elles se fondaient sur un effacement du sens.<sup>21</sup> Et Lacan, dans cet écrit, nous raconte qu'au Japon, il a été voir un éminent biologiste qui lui a montré ses travaux au tableau noir, et que le fait qu'il n'y comprenait rien, que cela se déroulait radicalement hors dialogue, n'a nullement empêché ses formules d'être entièrement valides,

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 118. Lacan fait là référence à une controverse linguistique, et me semble-t-il à la critique que Jacques Derrida fait dans *La grammatologie* (Éditions de Minuit, 1967) du caractère paradoxal de la linguistique quant à ce qui est primaire, parole ou écriture.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 83.

<sup>21</sup> Cf. par exemple G. Chatenay, « La disjonction du sens », Séminaire théorique de la SCN, séance 2, décembre 2021, en téléchargement sur le site de la SCN.

d'être communication scientifique.<sup>22</sup> « (...) notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés. »<sup>23</sup>

Et puisque le réel, pour Lacan, est hors-sens, la lettre dans sa valeur hors-sens accueille du réel.

### Littéral, littoral

La lettre rompt avec le sens, avec le semblant, avec le signifiant. Elle creuse des trous dans l'articulation signifiante, c'est-à-dire dans le savoir en tant qu'il est articulation réglée de signifiants. « Le bord du trou dans le savoir que la psychanalyse désigne justement quand elle l'aborde, de la lettre, voilà-t-il pas ce qu'elle désigne? »<sup>24</sup> Ce bord, quel est-il ? Il n'est pas frontière, en ce que la frontière délimite le passage entre deux territoires « du même tabac », nous dit Lacan. Par contre « Le littoral, c'est ce qui pose un domaine tout entier comme faisant un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ceci qu'ils n'ont absolument rien en commun, même pas une relation réciproque. » « La lettre n'est-elle pas le littéral à fonder dans le littoral ? (...) Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral. »<sup>25</sup>

### Le littoral de la lettre et la psychanalyse

« Reste à savoir, nous dit Lacan, comment l'inconscient commande cette fonction de la lettre. »<sup>26</sup> Il s'agit du discours, et notamment du discours du psychanalyste : « Est-il possible du littoral de constituer tel discours, comme j'en pose la question cette année – "D'un discours qui ne serait pas du semblant" –, de ne pas s'émettre du semblant? »<sup>27</sup>

Lacan nous parle de la peinture japonaise dans son mariage avec la lettre, sous la forme de la calligraphie. L'acte du calligraphe, le trait, la cursive, dirais-je, est un geste, un geste singulier, un geste singulier du sujet. Ce qui s'inscrit de l'acte permet à Lacan de mesurer « ce qui s'en élide dans la cursive, où le *singulier de la main écrase l'universel* ». <sup>28</sup>

Dans l'acte du psychanalyste, dans la coupure, dans l'interprétation ou la scansion comme coupures, pointe un index vers la singularité de ce qui vient de se dire y compris silencieusement – ce que la coupure dit, c'est « cela, je ne te l'ai pas fait dire ». Et cela écrase toute proposition universelle, rompt avec toute accointance avec le discours du maître ou de l'universitaire, ou même discours de l'hystérique.

Lacan enchaîne sur le *papeludun*, que j'entends comme *pas plus d'un*, ce qui en fait, proposerais-je, un nom du singulier. Pour reprendre les modalités d'Aristote, dire la proposition particulière, dire que quelques corbeaux sont noirs, dire qu'il existe des corbeaux noirs n'implique pas l'universelle, n'implique pas que tous soient noirs. Lacan fait un pas de plus, et avec son *pas-plus-d'un*, produit une nouvelle particulière, appelons-la la singulière logique, qui pose qu'il existe un *et un seul*. « Il existe un et un seul » que l'on pourra entendre comme une des interprétations du *Yad'lun* que Lacan scandera dans le Séminaire ...ou pire<sup>29</sup> qui suivra.

Au *papeludun* il fait suivre l'*Hun-en-peluçe*, dont son écriture *H.u.n.* évoque l'invasion des Huns, et *peluçe* la peluche, l'objet transitionnel des petits enfants. Je proposerai d'entendre l'Hun-en-

---

<sup>22</sup> Cf. *D'un discours...*, *op. cit.*, pp. 128 et 129 ; et « Radiophonie », *op. cit.*, p. 18.

<sup>23</sup> *D'un discours...*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 117.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 124.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 120.

<sup>29</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller.

peluce comme *un en plus* qui traduirait l'extériorité radicale, la radicale étrangeté de ce qui instaure le sujet, l'objet *a*, par rapport à « tous les autres », à l'universel de l'Autre.<sup>30</sup> Et petit *a*, nous avait dit Lacan dans des précédents Séminaires, est expressément une lettre algébrique... dont la seule consistance est logique.<sup>31</sup>

Ceci dit, dans cette page, Lacan ne fait pas référence à Aristote, mais à Frege et à Peano (sur ceux-ci, voir en annexe) lorsqu'ils « réduisent la série des nombres naturels à la logique, la *demansion* – la demeure, la dimension – dont j'instaure le sujet. »<sup>32</sup> Risquons cette interprétation : Lacan instaure le sujet dans la demeure de la logique : dans les jeux de la lettre.

Faut-il pour autant rejeter le signifiant pour la lettre ? D'être *un en plus de l'Autre* divise le sujet. « (...) le sujet est divisé par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture, et l'autre par l'exercice de la parole. »<sup>33</sup> La psychanalyse reste exercice de la parole, sur laquelle se répercute la lettre.

---

<sup>30</sup> *D'un discours..., op. cit.*, p. 120 ; et « Radiophonie », *op. cit.*, p. 16.

<sup>31</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 102 : « Cet objet, nous le désignons par une lettre. Cette notation algébrique a sa fonction. » ; et « L'acte psychanalytique. Compte-rendu du Séminaire 1967-1968 », *Autres écrits, op. cit.*, p. 377 : « (...) rien n'indique que l'objet *a* n'a pas une consistance qui se soutienne de logique pure. »

<sup>32</sup> *D'un discours..., op. cit.*, p. 120.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 125.

## Annexe : Frege et Peano, le pas-plus-d'un et le un-en-plus

### Frege :

Gottlob Frege « réduit la série des nombres naturels à la logique » dans *Les fondements de l'arithmétique. Recherche logico-mathématique sur le concept de nombre*, Seuil, 1969. Voir aussi J.-A. Miller, « La suture », *Un début dans la vie*, Le Promeneur, 2002 ; et P.-G. Gueguen, P. Strélski, G. Chatenay, *À la fin, le réel ? (Poésie, fantasme, nombre)*, Séminaire itinérant de l'ACF-VLB, 2014, en téléchargement sur ecf-echoppe, pp. 81-83. Je reprends ici le commentaire que j'avais développé dans « À la fois, le réel ? ».

Je construis un petit tableau de quatre colonnes, le concept, les objets subsumés par ce concept, le nombre de ces objets assigné (le cardinal, qui répond à la question « combien ? »), et la notation de celui-ci.

#### Le zéro

Pour fonder le nombre zéro, Frege avance ceci : soit le concept « non identique à soi-même ». Je l'écris  $x \neq x$ . Comme pour Frege, par définition il n'y a pas d'objet qui ne soit pas identique à lui-même (il ne s'agit donc pas de l'objet  $a$ ), ce concept ne subsume aucun objet. Le nombre cardinal qui est assigné à ce concept est zéro, et on le notera 0.

Concept	Objets subsumés	Nombre cardinal assigné	Notation
$x \neq x$	<i>pas d'objet</i>	<i>zéro</i>	0

Aucun objet ne vient se ranger sous le concept « non identique à soi » : l'objet manque, et Lacan dit page 178 du *Séminaire XIX ... ou pire* que « le zéro marque [le] manque. »

#### Le un

Soit le concept « identique à zéro ». Il n'y a qu'un seul objet identique à 0, à savoir 0 lui-même. Un est donc le nombre cardinal assigné au concept « identique à zéro », et on le note 1.

Concept	Objets subsumés	Nombre cardinal assigné	Notation
$x \neq x$	<i>pas d'objet</i>	<i>zéro</i>	0
<i>Identique à zéro</i>	0	<i>un</i>	1

Le 1 est produit à partir du zéro, et Lacan, toujours dans ... *ou pire*, dit que « le 1 s'engendre de ce que le 0 marque de manque. » – comment ne pas penser que 0 note « Il n'y a pas » – il n'y a pas de rapport sexuel, par exemple –, et 1 « Il y a ? » – yad'lun, par exemple ?

#### Le deux et la suite

Soit le concept «  $x$  appartient à la suite naturelle des nombres qui se termine par  $y$  ». Je l'écris  $x \in (0, \dots, y)$ . Par exemple, pour  $y = 1$ , ce concept subsume les nombres 0 et 1 : cela fait deux objets. Et l'on peut réitérer l'opération, générant ainsi la suite de tous les nombres naturels.

Concept	Objets subsumés	Nombre cardinal assigné	Notation
$x \neq x$	<i>pas d'objet</i>	<i>zéro</i>	0
<i>Identique à zéro</i>	0	<i>un</i>	1
$x \in (0, \dots, 1)$	0, 1	<i>deux</i>	2
$x \in (0, \dots, 2)$	0, 1, 2	<i>trois</i>	3

Le point important est qu'à chaque pas, on compte le 0, c'est-à-dire le manque, l'inexistence. « On compte le zéro », c'est-à-dire qu'à chaque fois le zéro compte pour 1.

Le zéro marque une absence, un manque, une inexistence, et en même temps il compte pour 1 : 1 en plus du nombre des autres nombres, qui eux marquent une existence. Cet un-en-plus évoque le *Hun-en-peluce* du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Un en plus au niveau du comptage, mais aussi, puisque le zéro marque une absence, un manque, un « il n'y a pas » alors que les autres nombres un « il y a », zéro est aussi « un en plus » au sens où il est radicalement différent des autres nombres, leur est hétérogène, étranger.

### Peano :

(Wikipédia) : La définition axiomatique des entiers naturels de Peano peut être décrite par les cinq axiomes :

1. L'élément appelé zéro et noté 0 est un entier naturel.
2. Tout entier naturel  $n$  a un unique successeur, noté  $s(n)$  ou  $S_n$  qui est un entier naturel.
3. Aucun entier naturel n'a 0 pour successeur.
4. Deux entiers naturels qui ont le même successeur sont égaux.
5. Si un ensemble d'entiers naturels contient 0 et contient le successeur de chacun de ses éléments, alors cet ensemble est  $\mathbb{N}$ .

Le premier axiome permet de poser que l'ensemble  $\mathbb{N}$  des entiers naturels n'est pas vide, le troisième qu'il possède un premier élément et le cinquième qu'il vérifie le principe de récurrence.

Le deuxième axiome, me semble-t-il, énonce à la fois le « un-en-plus », « *Hun-en-peluce* » du *Séminaire XVIII*, en énonçant que tout entier naturel a un successeur, et le « pas plus d'un », « *papeludum* », lorsqu'il énonce que ce successeur est unique.